

# NOUVELLES VUES

revue sur les pratiques et les théories du  
cinéma au Québec

## Psyché au cinéma (1916) [extraits]

**Marcel Dugas**

### Résumé

Psyché au cinéma est un recueil en prose poétique publié en 1916. Influencé par Rimbaud, Baudelaire et Nelligan, l'auteur Marcel Dugas est aussi un polémiste féroce, l'un de ceux qui fondent le Nigog en 1918, exacerbant du même coup la fameuse querelle du régionalisme. Le recueil comprend onze proses titrées, regroupées en neuf parties appelées « Douches ». [Nous vous référons à notre article pour une analyse de cet ouvrage.](#) Sont reproduites ici les troisièmes et onzièmes Douches. Les premières, dites « rapides », servent le poème « C'était un p'tit garçon... » où nous reconnaissons, avec l'influence rimbaldienne, l'importance accordée à l'image au détriment du trope et où le montage identitaire propre à l'ensemble du recueil nous apparaît explicite. Les dernières, dites « gémissantes », incluent deux proses, « Petites plaintes sur le passé revenu » et « Adieu Psyché », qui décousent chacune la métaphore centrale du texte. Si l'auteur plaide pour « un cinéma mystérieux et terrifiant », le cinéma (courant?) y est vu également comme la condamnation d'un idéal et les salles comme des « lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes ». – Rafaël Chamberland

[Pour le texte, téléchargez ce PDF](#)

Marcel Dugas, Psyché au cinéma, Montréal, Paradis-Vincent Éditeurs, 1916, 111 p. (p. 31-37 et 105-110 pour les deux Douches)

## ***Psyché au cinéma (1916) [extraits]***

**Marcel Dugas**

*Psyché au cinéma est un recueil en prose poétique publié en 1916. Influencé par Rimbaud, Baudelaire et Nelligan, l'auteur Marcel Dugas est aussi un polémiste féroce, l'un de ceux qui fondent le Nigog en 1918, exacerbant du même coup la fameuse querelle du régionalisme. Le recueil comprend onze proses titrées, regroupées en neuf parties appelées « Douches ». Nous vous référons à notre article pour une analyse de cet ouvrage. Sont reproduites ici les troisièmes et onzièmes Douches. Les premières, dites « rapides », servent le poème « C'était un p'tit garçon... » où nous reconnaissons, avec l'influence rimbaldienne, l'importance accordée à l'image au détriment du trope et où le montage identitaire propre à l'ensemble du recueil nous apparaît explicite. Les dernières, dites « gémissantes », incluent deux proses, « Petites plaintes sur le passé revenu » et « Adieu Psyché », qui décousent chacune la métaphore centrale du texte. Si l'auteur plaide pour « un cinéma mystérieux et terrifiant », le cinéma (courant?) y est vu également comme la condamnation d'un idéal et les salles comme des « lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes ». – Rafaël Chamberland*

## DOUCHES RAPIDES

*Pour un cinéma mystérieux et terrifiant qui s'ouvrirait sur  
la mère, le ciel et des inconnus impénétrables.*

## C'ÉTAIT UN P'TIT GARÇON ...

*À un « chasseur d'images ».*

*Je blâme également et ceux qui prennent parti de louer l'homme,  
et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se  
divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.*

Pascal

*C'était un p'tit garçon  
Qui p ... du vinaigre  
Qui jouait du violon  
Sur la queue d'un cochon.*

(Chanson populaire)

Il s'appelait Mathurin et, tout jeune, il s'était engagé dans les épluchettes de blé-d'inde [sic] comme violoneux. Il jouait, jouait, jouait. Et derrière lui, traîné par une corde, son petit cochon le suivait. Il ne pouvait guère s'en passer: c'était son alter ego, son indispensable condition d'existence. Et avec ça, il était triste, mais triste! il ne finissait pas vraiment d'être triste. En lui se débattaient tous les petits diables souffreteux qui avaient passé sur terre, toutes les petites filles qui n'avaient fait que pleurer et qui, devenues grandes, continuaient à être des petites filles à pleurer, pleurantes. – Et puis, un bon petit cœur, le cœur un peu bête des cœurs bons, celui dont on dit en riant: «Vous savez, c'est un enfant, nous le briserons à l'heure venue, et après qu'il se sera vidé de toutes ses rages et de toutes ses larmes, on le roulera vers la mort, dans des langes d'enfant semés de petites croix, ce qui est une façon définitive de rouler les enfants, quand ils sont redevenus, parfois, des enfants enfants.»

Il avait une âme de Petit Chose, de Jack et de Poil de Carotte, et toutes ces âmes mises à l'épreuve en même temps, différentes quoique sœurs, quand elles se mettaient à battre, chacune de leur côté, il lui paraissait que sa poitrine allait s'ouvrir et tomber, là, dans la rue, et qu'on lui volerait même ça, sa poitrine malade. Pauvre petit jeune homme!

Le jour, vêtu d'inconscience et de désirs morbides, à la saison d'été il se mariait à la nature et lui faisait place entière en son âme. Il s'amusait à suivre le vol des papillons qui le grisait de couleurs et volontiers il s'imaginait un pareil destin: mourir d'une mort vaine, étouffé dans un calice de roses, ou à la première heure automnale, lorsque le froid assassin transperce d'agonie les choses d'azur, les insectes trompés par les fausses promesses d'un été sans limites! Et l'hiver, si son chagrin s'ingéniait en tortures, il se couchait au fond du jardin glacé et, laissant pleuvoir les étoiles liliales, se sentait mort, statue de neige. Pauvre petit jeune homme!

Il dormait mal, la nuit, toujours réveillé par des cauchemars et le battement de ses artères. Il rêvait à des choses indicibles et la volupté le conduisait jusque sur les tours de Notre-Dame. Là, il rayonnait, taquinait la lune et les astres, parlait à ses anges gardiens, à des compagnons

morts et à une petite fille qui s'était éteinte, un jour, d'avoir pleuré sur son gilet. Pauvre petit jeune homme!

Longtemps, il erra sur les routes; il connut des joies traversées d'orages et ce que l'on est convenu d'appeler l'humaine misère. Ayant appris à lire, il passait ses jours dans M. Rabier, M. Forain, Caran d'Ache, et les autres. C'est vers eux qu'il allait instinctivement – les caricaturistes et les dessinateurs gais. Et son tempérament fantasque s'y alimentait d'une tristesse immense. C'est pourquoi, de préférence à tout, il les lisait. Son visage s'éclairait à la lecture d'*Achille fourre son nez partout*. Un moment, il exultait – la durée d'un éclair – et la nuit se remettait à descendre.

Un jour, il s'assit au bord des chemins qui étaient croches, il s'assit et demeura longtemps à regarder le ciel, la verdure, les arbres et, là-bas, la mer roulant en bruit profond et sourd. Il leva ses mains dans la lumière, les fit danser et rit à gorge déployée de voir que les rayons les perçaient ainsi que de petites flèches. Il respira à longs traits et, portant une main à son cœur, il sentit qu'il s'était en allé, qu'il était partout et nulle part, dans le passé ou l'avenir.

Alors, il éclata de rire, et si fort, si fort qu'il mourut dans son rire avec le murmure des feuilles agitées et d'un roseau pleurant.

*C'était un p'tit garçon  
Qui p ... du vinaigre  
Qui jouait du violon  
Sur la queue d'un cochon*

## DOUCHES GÉMISSANTES

*Pour un cinéma où chaque chose semblerait fanée, pleine de cendres, sous des vols de feuilles mortes.*

## PETITES PLAINTES SUR LE PASSÉ REVENU

*À Psyché, irraisonnable.*

Il y a des mots qu'on voudrait avoir dits et qui ne seront jamais prononcés.

Il y a des larmes de bonheur dont on ne boira pas l'enivrante ambrosie.

Il y a des inconnus qui ne seront pas pénétrés, et des flammes entières qui ne consumeront pas notre être.

Dans le possible, dorment des cris d'amour qui ne seront pas entendus de toi, pauvre Psyché!

Il y eut des soirs où tu criais ta passion et tes angoisses devant un ciel implacable.

Il y a des plaintes que tu as jetées sur le chemin, plaintes comme jamais personne n'en pourra entendre et qui auraient réjoui des cœurs féroces.

Et tu les as laissées, ces plaintes, au murmure de la nuit, tu ne les [as] pas reprises: gerbes éparpillées qui ne connaîtront pas le lien qui enserre, le mot qui scelle, le mot semblable à un fermoir, le mot qui enchâsse et survit. Elles sont toutes perdues, dans la nuit; toutes, celles-là!

Il y a des mains connues de toi, Psyché, qui se sont étreintes, solitaires, dans un délire si beau que tu croyais les sentir devenir mortes d'avoir tant frémi pour l'espoir.

Il y a un être, Psyché, (je traduis tes plaintes et tu m'agaces assez, éternelle plaigneuse [sic], qui me force à l'impudeur), qui, replié sur lui-même, se purifiait au feu de ses artères.

Il y a l'impossible, qui serait devenu une réalité matérielle et divine, si la marche du destin voulait s'interrompre pour le délire des fronts, des lèvres et des corps.

Il y a toi, enfin, ô Psyché malade, qui ne chantera plus ou si mal et qui, à ses heures, veut tellement mourir.

## ADIEU PSYCHÉ

Adieu, Psyché!

Je romps avec toi : tu me deviens presque une étrangère, et, à coup sûr, une morte vivante; tu seras comme si tu n'existais plus. Je te ferai désormais la vie dure et rares les heures où j'écouterai tes reproches, les désirs du moment et tes retours vers le passé.

Je nais à une autre forme de vivre. Déjà, je t'avais infligé une humiliation profonde en te condamnant au cinéma. J'aurais pu te laisser dans la solitude où tu savais trop bien te parer et jouir de tes ruses et de tes désespoirs. Mais j'ai choisi de te conduire à ces lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes. Je t'ai détruite en te révélant!

Adieu, Psyché!

J'ai ramassé en faisceau avec quelques instruments de ton supplice, des roses fanées, des sensations refroidies, toute une moisson de désirs crucifiés, de vœux inassouvis. Emporte-les.

Dans un moment, ô Psyché, le propriétaire du cinéma viendra annoncer que tu es morte. Bois ce breuvage amer que ma cruauté a su distiller : c'est ta ciguë! Et sache mourir en écoutant geindre une dernière fois tes blessures.

Meurs, ô Psyché, parce que tu fus juste et que tu as chéri ta vérité. Je garderai le souvenir de tes yeux glauques où semblait s'être arrêtée une mer.

Je ricanerai éternellement de la fièvre qui montait de tes veines, et de ces biens qui, en toi, se changeaient [sic] en angoisses.

Mais avant qu'il ne subsiste de ta vertu qu'un souvenir indécis, je te presse en ma poitrine dilatée, chère pauvre éblouie, si morte d'avoir vécue, et pourtant encore frémissante d'être rivée à la loi commune du sacrifice et de la mort.

Adieu, ma tragique Psyché!

**Marcel Dugas, *Psyché au cinéma*, Montréal, Paradis-Vincent Éditeurs, 1916, 111 p. (p. 31-37 et 105-110 pour les deux Douches)**